

Avant-propos

LA LIBÉRATION ANIMALE :
QUARANTE ANS DE THÉORISATION PASSÉS AU CRIBLE

Émilie DARDENNE

La théorie antiséciste de Peter Singer est, quarante ans après la première édition de *La libération animale* en anglais, plus que jamais livrée à l'exégèse. On constate une grande diversité de réactions autour de l'ouvrage, de rapports entretenus par les philosophes, les militants de l'animalisme contemporain, les médias et le grand public, avec le travail de Peter Singer. Si on ajoute, à la fécondité des études sur l'animalisme singerien les révisions, y compris les révisions très récentes et majeures, que l'auteur a apportées à sa théorie, d'une part, et d'autre part les changements de paradigme dans le champ de l'éthique animale depuis 1975, les grilles de lecture se multiplient et se complexifient encore. On distingue par exemple une tension importante entre le statut de Peter Singer, envisagé comme une figure tutélaire toujours centrale, et un mouvement manifeste d'émancipation de ces théories fondatrices chez les éthiciens de l'animalisme contemporain¹. Ce besoin est illustré, par exemple, dans les publications qui commentent et critiquent ses positions, le plus récent étant celui de Tatjana Višak et Robert Garner, *The Ethics of Killing Animals* (2015). On distingue également de vives accusations lancées à Peter Singer, qu'on associe tour à tour à un extrémisme dangereux (De Fontenay, 2000, p. 142) ou à un réformisme incohérent et contre-productif (Francione, 2009). Finalement, on note un troisième niveau de tension autour de la perception de son travail en France, où il s'est vu jadis accueilli avec méfiance voire défiance, mais où il trouve aujourd'hui un écho plus positif.

1. L'utilitariste R. G. Frey soulignait ainsi, non sans ironie, la chose suivante : « Aussi étrange que cela puisse paraître, bien que Singer soit le père fondateur et le saint patron du mouvement pour les animaux, il est assez difficile de trouver des partisans de sa théorie. Singer est un homme associé à un sujet, mais très peu de celles et ceux qui prennent position sur ce sujet adoptent sa position » (FREY, 2009, p. 106). Citation traduite par Émilie Dardenne.

Ceci pose de nombreuses questions sur le statut et la réception de l'éthique animale singerienne quarante ans après la parution de *La libération animale*. Si des voix s'élèvent au sein de ce qu'on appelle l'animalisme « de deuxième vague² » pour réclamer une nouvelle voie, serait-ce que l'antispécisme utilitariste théorisé par Peter Singer, de façon si novatrice en 1975, et formulé pour toucher le plus grand nombre, est à ce jour dépassé ?

Les arguments de Peter Singer sont en effet, dans la plus pure tradition de la dialectique philosophique, mis en perspective par quarante ans de commentaires et d'analyse. Au sein du mouvement animaliste, les auteurs s'émancipent très largement des positions adoptées par le philosophe. En dehors de ce mouvement, parmi les opposants à l'antispécisme, les critiques sont, depuis toujours, nombreuses et variées dans leur approche. Cependant, Peter Singer a toujours eu à cœur d'échanger avec ses pairs, et il a d'ailleurs à plusieurs reprises remis en cause des éléments de sa pensée, sur la question de la mise à mort, par exemple, qui est celle qui a fait couler le plus d'encre chez les animalistes contemporains. Mais Peter Singer a tenu bon. Ces critiques ne l'ont pas ébranlé dans l'idée que le socle même du concept de libération animale restait solide. Il a écrit, dans la préface à la deuxième édition de *La libération animale*, qu'au cours des nombreuses heures de discussion autour des fondements mêmes de sa théorie, il n'a rencontré aucune objection insurmontable qui l'aurait amené à revoir sa position. Celle-ci, et les arguments éthiques sur lesquels elle repose, restent donc justes à ses yeux.

Si on se place depuis la perspective plus large du grand public, par ailleurs, il semble, dans un mouvement inverse, que le discours singerien paraisse aujourd'hui plus acceptable, à l'aune d'un tournant animaliste qui se produit dans les pays occidentaux, et qui permet un regard neuf sur la souffrance animale³. En témoignent les rééditions et ventes toujours massives de ses textes (une nouvelle traduction de *La libération animale* est parue chez Payot en 2012 alors que la précédente, publiée chez Grasset, était depuis longtemps épuisée). En témoigne également le succès qu'a rencontré, en France, l'organisation du colloque dont cet ouvrage est issu « *La libération animale*, quarante ans plus tard », qui s'est tenu à l'université parisienne organisée à sa suite à la Cité des sciences et de l'industrie avec Matthieu Ricard, Aymeric Caron et notre auteur. Ainsi, pourrait-on poser une question miroir à celle évoquée plus haut : les arguments singeriens ne

2. La première vague étant celle des philosophes historiques du mouvement : Peter Singer et Tom Regan, auxquels on ajoute parfois l'abolitionniste Gary Francione, quand il n'est pas envisagé comme intermédiaire aux deux vagues, ou associé à la deuxième. Les approches politiques de Will Kymlicka et Sue Donaldson, ou de Robert Garner sont, elles, issues de la « deuxième vague ».

3. Même si, statistiquement, le nombre d'animaux élevés et abattus dans le cadre de l'industrie agroalimentaire seule demeure à ce jour colossal.

trouveraient-ils pas, désormais, en France, un écho qu'ils ne trouvaient pas en 1975, ni même au début du XXI^e siècle ?

C'est à la lumière de cet apparent paradoxe que nous avons souhaité rendre publics certains des travaux présentés lors du colloque rennais. La sélection de textes rassemblés dans ce recueil explore les éléments de la libération animale tels qu'ils ont été théorisés il y a quarante ans, mais aussi les évolutions et les approfondissements qu'ils ont subis, sous la plume de Peter Singer. Ce sont autant les éléments fondamentaux de *La libération animale* qui sont passés au crible ici que leurs développements, notamment tels qu'ils ont été formulés dans un autre opus majeur de Peter Singer, *Practical Ethics* (éditions successives de 1979, 1993 et 2011⁴) ou *The Point of View of the Universe*, coécrit avec Katarzyna de Lazari-Radek. Parmi les éléments de la pensée singerienne qui ont été soumis au feu des critiques, citons le fondement utilitariste de son travail, la question du remplacement des êtres tués, et l'argument des cas marginaux.

Les textes présentés dans ce volume abordent précisément ces éléments, et notamment l'utilitarisme. C'est en effet dans cette théorie parente, d'après plusieurs des auteurs, que résident les écueils auxquels s'est heurté le travail de notre auteur. C'est aussi là que son système a trouvé sa force et sa simplicité caractéristiques, ainsi qu'une certaine homogénéité. C'est aussi ce qui fait la fécondité de ses idées. De nombreux philosophes ont écrit en complément aux idées de Peter Singer, sinon en réaction à celles-ci. Avant, donc, de présenter lesdits textes, rappelons brièvement de quoi est constitué le cœur de *La libération animale* et, pour commencer, son ancrage utilitariste.

La libération animale : éléments fondateurs

Comme la plupart des travaux de Peter Singer, cet ouvrage est écrit dans un style simple, clair, accessible. Il ne ressemble pas à un essai philosophique. Pourtant il s'inscrit dans les principes de la doctrine utilitariste, qui a eu dans les pays anglophones une importance considérable au cours des deux siècles passés. L'utilitarisme est une forme de conséquentialisme : chaque action est jugée en fonction des conséquences qu'elle tend à produire, selon qu'elle augmente ou diminue le bien-être de la personne ou de la communauté dont les intérêts sont en jeu. Le cœur de la doctrine, dans sa version hédoniste classique, est l'idée qu'il faut produire le plus grand bonheur, pour le plus grand nombre ; dans sa forme la plus élémentaire, l'utilitarisme cherche donc à maximiser le bien-être. Il est également universaliste (son principe a une vocation universelle) et impartial : chacun compte pour un et aucun pour plus d'un ; le bien-être de tous compte également. Finalement, il est agrégatif dans le sens qu'il agrège le bonheur de tous.

4. La deuxième a été traduite : elle est parue en français sous le titre *Questions d'éthique pratique*.

Dans *La libération animale*, Peter Singer défend l'idée que la prise en compte morale de la souffrance animale est une obligation, c'est la thèse philosophique originale de ce texte – le principe d'égalité des intérêts – présentée comme le véritable fondement de l'égalité au sein de l'espèce humaine et pour tous les êtres sensibles. Peter Singer y définit également, et y rejette, le spécisme, c'est-à-dire le parti pris en faveur des intérêts des membres de notre espèce, et l'adoption du concept d'espèce comme critère de considération morale. Ce faisant, *La libération animale* propose aussi une réflexion pratique sur l'engagement en faveur d'un mode de vie plus respectueux des intérêts des animaux, et aborde les torts qu'ils subissent dans l'industrie agroalimentaire et la recherche.

Si les idées de Peter Singer étaient déjà en germe bien avant 1975, chez Jeremy Bentham ou Henry Stephens Salt par exemple, son ouvrage a été publié à un moment où l'instrumentalisation grandissante des animaux aux mains des êtres humains, et où la multiplication effrénée du nombre d'individus élevés puis abattus a suscité un débat dont la force ne s'est pas démentie depuis. Le grand mérite du livre de Peter Singer est d'avoir proposé, au moment opportun, une approche éthique systématique du statut moral des animaux, en y intégrant une dimension pragmatique forte et en visant un objectif simple et unique : que ses lecteurs changent leur attitude et que la situation des animaux s'en trouve améliorée. Peter Singer préconise notamment que nous revoyions complètement notre manière de nous nourrir. Il explique que l'utilisation des animaux dans l'industrie agroalimentaire est injustifiable car elle cause des souffrances extrêmes aux animaux, qui vivent parfois des vies entières de souffrance, et que le profit qu'en tirent les humains est dérisoire en regard des torts causés. Dès lors, Peter Singer poursuit-il, nous sommes tenus de nous abstenir de consommer la chair des animaux – en adoptant le végétarisme – ou, allant au bout du raisonnement, de nous abstenir de consommer plus généralement tout produit issu de l'exploitation des animaux – en adoptant un mode de vie végane.

C'est suite à une discussion avec un camarade étudiant en éthique que Peter Singer est devenu végétarien, lors de son séjour au Royaume-Uni, en 1970. Il a alors côtoyé le « groupe d'Oxford⁵ », qui s'intéressait au traitement des animaux et à leur statut moral. Peter Singer s'est pris d'intérêt pour cette question et a rédigé *La libération animale*, en anglais. Il y pointe de nombreux paradoxes dans la manière dont « les animaux » sont envisagés dans nos sociétés occidentales, à commencer par la façon dont nous les avons regroupés : n'est-il pas incongru que l'huître et le chimpanzé soient tous deux désignés par le terme « animal », par opposition avec le terme « humain » alors que ces grands singes sont bien plus proches de nous qu'ils ne le sont des mollusques (Singer, 2012, p. 63) ?

⁵ Il comptait dans ses rangs, notamment, Stanley et Roslind Godlovitch, John Harris, Richard Ryder, Andrew Linzey et Stephen Clark.

Au-delà de cet exemple, le choix des termes utilisés dans l'ouvrage illustre les principes sur lesquels il s'appuie et les orientations politiques données. La notion de « libération » animale, tout comme l'utilisation récurrente des termes « tyrannie », « exploitation » ou « oppression » dans le texte, pour décrire la situation des animaux place d'emblée l'éthique animale singérienne, et le mouvement qu'elle appelle de ses vœux, dans une filiation avec le mouvement de libération des femmes ou celui qui a mené à l'abolition de l'esclavage. En ce sens, refuser une considération morale aux animaux sur la base de l'appartenance à une espèce équivaut à refuser une égalité de considération aux Noirs sur la base d'une couleur de peau.

La prémisses de cette éthique est l'existence d'une sensibilité animale. Dans le système utilitariste, qui définit le bonheur comme plaisir et absence de souffrance, la capacité à souffrir est le critère non seulement nécessaire, mais suffisant, de considération morale. Celle-ci ne dépend ni de l'intelligence, ni de la rationalité (Singer, 2012, p. 70-71). Dans la mesure où les animaux sont des êtres sensibles, ils peuvent jouir de leur vie, ou au contraire en souffrir. Selon lui, le critère qui définit la communauté morale ne devrait pas être l'espèce, mais la sensibilité. C'est elle qui confère des intérêts à un être vivant. Si un être n'est pas sensible, il ne peut ni souffrir ni ressentir de plaisir et n'a donc pas d'intérêt à être bien traité. Dans la mesure où les animaux sont sensibles, il est inacceptable, moralement, d'ignorer leur souffrance. Le principe d'égalité de considération des intérêts doit s'appliquer à eux aussi. Le critère de sensibilité est le seul qui permette d'établir les contours de notre monde moral et de déterminer qui doit y figurer à titre de membre plénier :

« Si un être souffre, il ne peut y avoir aucune justification morale pour refuser de prendre en considération cette souffrance. Quelle que soit la nature d'un être, le principe d'égalité exige que sa souffrance soit prise en compte de façon égale avec toute souffrance semblable – dans la mesure où des comparaisons approximatives sont possibles – de n'importe quel autre être » (Singer, 2012, p. 76).

La rupture significative en termes de moralité se fait donc entre le végétal et les autres êtres vivants (animaux et humains).

Peter Singer souligne que les animaux doivent faire partie de notre monde moral, comme tous les humains, y compris celles/ceux qui ont un niveau de capacités cognitives moins complexe que celui dont jouit un adulte humain normal. C'est ce qui est perçu comme une limitation et qui a valu, autrefois, ou encore aujourd'hui, aux animaux de ne pas jouir d'un statut moral comparable aux hommes et aux femmes, et d'être considérés comme des moindres êtres. Si la plupart des animaux ne raisonnent pas, ne sont pas capables d'autonomie rationnelle, ne sont pas conscients d'eux-mêmes, il en va de même de certains êtres humains. Ce sont ceux

qui ont été appelés « les cas marginaux » : les nouveau-nés, les individus en situation de handicap mental lourd, les séniles, les individus plongés dans un long coma. Il est absurde, selon Peter Singer, de dire qu'ils peuvent jouir d'un statut moral similaire aux êtres humains « normaux », mais de refuser d'accorder le même statut aux animaux dotés d'un niveau *similaire* ou *supérieur* de capacités cognitives. C'est l'argument sur lequel Peter Singer s'appuie pour dénoncer le spécisme. Si la supériorité de l'espèce humaine se fonde sur des critères cognitifs particuliers, il y a deux possibilités, soit on prend en compte les intérêts de tous les humains, y compris ceux qui sont « à la marge », et logiquement on inclut également les animaux possédant les mêmes capacités cognitives, ou bien il faut exclure à la fois les animaux et les êtres humains marginaux de notre monde moral. Peter Singer soutient la première option, et défend donc un nivellement par le haut.

Ainsi le point de départ de *La libération animale* est-il la thèse de l'égalité animale, entendue comme égale prise en compte des intérêts de tous les êtres sensibles, et non comme égalité de traitement. Cependant, si l'intérêt à ne pas souffrir est commun à tous les êtres capables de ressentir plaisir et douleur, leurs vies ne se valent pas pour autant. L'application du principe d'égale considération des intérêts, fondé sur la capacité à ressentir plaisir et douleur, est assez directe. Le problème de la mise à mort d'un être sensible se situe sur un autre plan, c'est une question que Peter Singer estime plus compliquée car elle fait appel à d'autres caractéristiques que le sujet possède, au-delà de la simple sensibilité à la souffrance :

« Je conclus, donc, que le rejet du spécisme n'implique pas que toutes les vies soient d'égale valeur. Alors que la conscience de soi, la capacité à réfléchir à l'avenir et à entretenir des espoirs et des aspirations, la capacité à nouer des relations significatives avec autrui, et ainsi de suite, sont des caractéristiques non pertinentes relativement au fait de faire souffrir – puisque la souffrance est la souffrance, quelles que soient les capacités, autres que la capacité à souffrir, dont dispose l'être en question – ces caractéristiques sont au contraire pertinentes quand se pose le problème de tuer. Il n'est pas arbitraire de soutenir que la vie d'un être possédant conscience de soi, capable de penser abstraitement, d'élaborer des projets d'avenir, de communiquer de façon complexe, et ainsi de suite, a plus de valeur que celle d'un être qui n'a pas ces capacités » (Singer, 2012, p. 94).

Dans certains cas, certains êtres humains auront un intérêt à vivre plus grand que les autres animaux. Ceci a généré un faisceau de critiques importantes, dont certaines sont illustrées dans ce volume, qui pointent vers l'idée que Peter Singer défend un « égalitarisme d'espèces faible », pour reprendre la formulation de Tony Milligan (2015, p. 110). Dans les trois éditions successives de *Practical Ethics*, Peter Singer analyse le caractère moral de la mise à mort des individus non humains, dans le cadre de leur possible « rempla-

çabilité ». La question posée est la suivante : est-il envisageable de créer un nouvel être sensible pour compenser la perte due à la mort d'un être similaire ? Dans la dernière édition de *Practical Ethics*, Peter Singer concluait sur une distinction cruciale, entre les êtres simplement conscients et les individus conscients d'eux-mêmes. En ce sens, nous aurions le devoir moral de ne pas tuer ces derniers parce qu'ils préfèrent continuer à vivre, alors que pour un animal simplement conscient, la mort ne représente pas un tort, si elle est indolore et ne crée aucun stress, et si l'individu est remplacé par un autre animal heureux. Cependant, Peter Singer précise que ces conditions sont très rarement rassemblées dans la réalité, et qu'elles ne le sont certainement pas dans les abattoirs industriels.

Dans son ouvrage récent *The Point of View of the Universe* (2014), coécrit avec Katarzyna de Lazari-Radek, ainsi que dans la postface qu'il a rédigée à *The Ethics of Killing Animals* (2015), Peter Singer indique cependant qu'il se range à présent du côté de Sidgwick et des utilitaristes classiques. Il n'est en effet plus convaincu par l'utilitarisme des préférences et adopte un point de vue hédoniste. Eu égard à la question de la mise à mort et à celle de la remplaçabilité des êtres tués, ceci implique un changement majeur. La position défendue dans *Practical Ethics* n'est plus tenable. Peter Singer n'a, à ce jour, pas élaboré de nouvelle argumentation détaillée sur le sujet, mais il a clairement expliqué que le fait d'adopter une position hédoniste rendait moins centrale la distinction entre les animaux simplement conscients et les êtres conscients d'eux-mêmes :

« Si nous souscrivons à l'hédonisme plutôt qu'à l'utilitarisme des préférences, la distinction entre les personnes et les autres êtres conscients perd de son importance. Le remplacement potentiel devient alors acceptable, au moins en théorie, pour les humains comme pour les animaux » (Singer, 2016, p. 235, citation traduite par Émilie Dardenne).

Présentation du recueil

Ce changement théorique fondamental est évidemment évoqué dans le présent recueil, tout comme le sont les principaux éléments fondateurs de *La libération animale*. La première partie de ce volume s'articule autour de l'un d'entre eux : la prise en compte des intérêts des animaux. Plusieurs facettes en sont explorées. D'abord, Peter Singer aborde l'altruisme efficace, démarche dans laquelle il s'est impliqué récemment et à laquelle il a consacré deux livres : *The Life You Can Save* (2010) et *The Most Good You Can Do* (2015). Dans cet article, Peter Singer invite le lecteur à s'interroger sur la valeur du don, et sur l'efficacité des organismes caritatifs qui œuvrent en faveur des animaux. Aux États-Unis, explique-t-il, on compte 164 millions de chiens et de chats, contre 9,1 milliards d'animaux élevés et

abattus dans l'industrie agroalimentaire. Pourtant, même s'ils sont beaucoup moins nombreux, et si leurs souffrances paraissent en comparaison moins intenses, ce sont les animaux de compagnie qui bénéficient le plus de la générosité des donateurs américains. Dans ce texte, Peter Singer s'appuie sur les fondements de *La libération animale* – la dénonciation du spécisme, le recours à l'argument des cas marginaux, la comparaison entre souffrance humaine et souffrance animale (de même que la comparaison entre différentes souffrances animales). Il souligne les conclusions auxquelles certaines agences d'évaluation des organismes caritatifs ont abouti : donner de l'argent pour réduire la souffrance animale, en particulier dans le domaine de l'élevage, est l'une des formes d'altruisme les plus efficaces. Fidèle à l'esprit antiséciste et utilitariste qui est le sien depuis *La libération animale*, Peter Singer invite ses lecteurs sensibles aux intérêts des animaux à verser leurs dons à des organismes caritatifs qui visent le bien-être des animaux dans l'industrie agroalimentaire. Ces donateurs auraient ainsi, avec la même somme d'argent qu'ils auraient employée pour des animaux dits de compagnie, un impact bien plus grand et bien plus efficace sur la réduction de la souffrance des non-humains.

Le texte suivant, proposé par Thomas Lepletier aborde un autre domaine où les animaux sont utilisés – un domaine très controversé, ayant des enjeux et des problématiques épistémologiques propres – celui de l'expérimentation animale. Thomas Lepeltier revient sur une position que Peter Singer a adoptée en 2006 dans le cadre d'un débat avec le neurochirurgien Tipu Aziz. L'auteur de *La libération animale* avait alors affirmé que les expériences médicales sur les primates pouvaient être justifiées dans certaines circonstances. Ceci lui a valu d'être dénoncé comme traître à la cause par de nombreux opposants à l'expérimentation. Mais Peter Singer a justifié sa position. Il est antiséciste, mais il est aussi conséquentialiste. Il n'est donc pas opposé à l'expérimentation animale *en elle-même*. Thomas Lepeltier part de ce débat et de la position de Peter Singer pour montrer deux choses : la première est qu'il existe toujours plusieurs façons d'obtenir une information (certaines étant simplement meilleures que d'autres), et il existe donc toujours des expériences alternatives à celles qui sont pratiquées sur les animaux. La deuxième, qui découle de la première, est qu'il n'est plus question de faire un calcul utilitariste sans prendre en compte l'existence d'alternatives. Il faut se demander si c'est pour l'expérimentation animale ou pour les méthodes alternatives que la différence entre les bénéfices et les coûts est la plus grande. Or d'un point de vue utilitariste, Thomas Lepeltier conclut-il, il y a un intérêt à développer les méthodes alternatives et à abandonner l'expérimentation animale.

Pour clore cette partie, Jean-Yves Goffi s'intéresse à l'éthique au sens philosophique du terme et, à l'intérieur de l'éthique philosophique, au principe d'égalité considération des intérêts. L'auteur reconstruit d'abord

les analyses de Peter Singer, en partant de leur radicalité : l'affirmation de la nécessité de l'égal prise en compte des intérêts, peu importe l'espèce à laquelle appartient le porteur de ces intérêts, et l'argument des cas marginaux sur lequel s'appuie cette affirmation. Jean-Yves Goffi montre ensuite le sens de certaines tentatives de contestation ou de reconstruction du principe (Cora Diamond, Gary Francione) ; en conclusion il indique comment d'autres analyses les intègrent en les tenant pour un acquis définitif mais cherchent à frayer des perspectives inédites (Martha Nussbaum, Sue Donaldson et Will Kymlicka, Alasdair Cochrane). Ce faisant, Jean-Yves Goffi met en lumière ce qu'il désigne comme une sorte de « camp de base » de l'éthique animale que le philosophe utilitariste a établi avec la formulation de la prise en compte égalitaire mais différenciée des intérêts des humains et des non-humains.

La deuxième partie du recueil s'articule autour de la notion de valeur, étudiée selon plusieurs axes : la relation entre intérêts, désirs, et valeur de la mort, la théorie de la valeur, et la comparaison interspécifique de la valeur de la vie. C'est à ce dernier axe que s'intéresse Tatjana Višak, qui part d'un constat : quand les philosophes comparent la valeur de la vie des membres de différentes espèces, ils peuvent évoquer deux sujets complètement différents : soit ils parlent de statut moral (concept kantien de valeur intrinsèque), soit ils parlent de bien-être (concept mooréen de valeur intrinsèque). En règle générale, poursuit-elle, quand Peter Singer parle de la valeur de la vie, il ne parle pas du statut moral, mais du bien-être. Ceci a engendré une confusion malheureuse qui a conduit à plusieurs malentendus dans la réception de l'œuvre de Peter Singer, notamment en Allemagne. Elle revient donc sur cette distinction importante et explore les évolutions possibles eu égard aux comparaisons interspécifiques du bien-être. Elle évalue ce faisant diverses propositions quant à la façon de comparer le bien-être de différentes espèces. Ces propositions sont associées aux approches du bien-être suivantes : préférentialisme appliqué à la vie entière, autres versions du préférentialisme, hédonisme, compte rendu sous forme de liste objective, et approche du bien-être en termes d'épanouissement de soi. Tatjana Višak souligne finalement que la distinction entre les concepts kantien et mooréen de la valeur de la vie aide à comprendre de manière appropriée la théorie éthique de Singer.

L'article suivant proposé par Enrique Utria offre un balayage des positions successives de Peter Singer en matière de théorie de la valeur. Il s'attache particulièrement à la question de l'abattage des animaux : peut-on légitimement les tuer pour nos simples plaisirs gustatifs ? Est-ce légitime moralement si la procédure d'abattage est indolore ? Enrique Utria analyse les réponses que Peter Singer s'est efforcé de donner à ces questions depuis quarante ans, depuis *La libération animale* (1975), les trois éditions de *Practical Ethics* (1979, 1993, 2011) et jusqu'à *The Point of View of the Universe* (2014). Enrique

Utria montre comment le philosophe utilitariste est passé d'une sorte d'utilitarisme relativement indistincte (où l'on ignore s'il s'agit de maximiser le bien-être ou de minimiser les souffrances), à une distinction entre animaux seulement sensibles et animaux conscients d'eux-mêmes, puis à un modèle du débit (avoir une préférence non satisfaite, c'est être dans une position de frustration). Il montre ensuite comment Singer a mobilisé la distinction de R. M. Hare, entre deux niveaux de pensée morale (niveau de l'archange et niveau du prolétaire) puis une théorie de la valeur à la fois impersonnelle et préférentialiste. Enfin, conclut Enrique Utria, Peter Singer a plus récemment adopté une pure théorie hédoniste de la valeur, position qui, certes, semble plus robuste, mais qui est aussi plus défavorable aux animaux dans le cadre de l'abattage. En effet, souligne l'auteur, le meurtre n'est plus le pire crime possible qu'en raison de ses effets secondaires, et non pas en raison des dommages causés à la victime.

En écho à cette idée, Eze Paez revient dans la contribution suivante sur les modifications apportées par Peter Singer à sa théorie au fil des années, et notamment aux questions de valeur impersonnelle et d'hédonisme. Eze Paez se concentre également sur la question de la mise à mort des animaux mais soutient, à la différence d'Enrique Utria, que la position actuelle de Singer équivaut à concevoir la mort comme une chose mauvaise pour tous

les individus sensibles dont l'avenir présente une valeur nette positive. Eze Paez estime cependant que le changement récent effectué Singer est insuffisamment développé et suggère qu'en plus de l'impersonnalité qu'il vient d'adopter, Singer devrait défendre également une approche temporellement neutre du caractère mauvais de la mort. Les raisons que nous avons de tuer des animaux, et de prévenir leur mort, sont d'après Eze Paez aussi fortes que celles que nous avons de ne pas tuer les humains. Enfin, il est question dans cet article des implications de la position de Peter Singer eu égard à nos obligations envers les animaux exploités par les humains, et celles – question importante bien que peu abordée ailleurs dans le recueil – des animaux vivant à l'état sauvage.

Le dernier groupe d'articles de ce recueil met enfin en perspective l'utilitarisme, dont Peter Singer se réclame. Il y est question de la manière dont la doctrine utilitariste perçoit les individus, des opérations de calcul qu'elle impose afin d'équilibrer plaisirs et douleurs, et de son fondement conséquentialiste qui rejette l'approche de l'éthique animale par le droit.

Lori Gruen fait d'abord valoir que, ces dernières années, des auteurs de plus en plus nombreux ont mis en lumière les limites de l'approche « pathocentrée » de Peter Singer. Ces limites ne proviennent pas seulement de sa manière de penser la libération animale, mais aussi de la tradition éthique dans le prolongement de laquelle elle se situe. Lori Gruen propose une approche alternative qu'elle appelle empathie entrelacée (*entangled empathy*). L'auteure part d'une distinction entre le processus de *perception*

morale, d'une part, et l'exercice de *jugement* moral d'autre part, et soutient que la perception morale empathique nous aide à percevoir les situations de manière plus précise, et qu'elle peut également nous aider à former nos jugements et nous permettre de faire le bien à la lumière de ce que nous percevons. Se fondant sur la définition de l'empathie comme une notion qui permet la connexion avec autrui et la compréhension des circonstances dans lesquelles il se trouve, Lori Gruen défend l'idée que l'empathie évite les écueils des théories éthiques traditionnelles, qui ignorent ou modifient ces éléments importants de l'expérience morale.

À sa suite, Jean-Pierre Cléro s'attache à étudier l'argument des cas marginaux tel qu'il a été développé et utilisé par Peter Singer. Jean-Pierre Cléro explore la médiation que le philosophe antisépéciste demande à la notion de handicapé mental, et considère la question logique qui est soulevée par la recherche d'une commensurabilité de style utilitariste entre certaines vies d'animaux et certaines vies d'êtres humains handicapés. Il s'intéresse à la pensée du handicap ou de l'anormalité que suppose l'argument, et s'interroge : comment pouvons-nous tenter de fabriquer une commensurabilité entre le degré de « conscience de soi » d'un animal avec un degré qui suppose un manque ou une déficience de conscience de soi par rapport aux autres hommes ordinaires ? Autant il lui semblerait encore possible de comparer comment des êtres différents se représentent le monde dans lequel ils agissent, autant des notions comme celles de normalité et d'anormalité ne lui paraissent pas mettre en cause un comptage d'informations ou d'articulations, mais plutôt une façon globale de les envisager. Jean-Pierre Cléro estime donc que ces notions rendent très difficile de vouer à une seule métrique les façons d'être anormal dans une espèce et les façons d'être normal dans une autre espèce, et qu'il n'est pas pertinent de hiérarchiser les êtres en fonction de leur intelligence ou de leur conscience de soi.

Dans la dernière contribution, Valéry Giroux se penche sur le concept de « libération » tel qu'il est utilisé par Singer, et placé au cœur de son éthique animale utilitariste. Peter Singer revendique bien la *libération* des animaux, qu'il fait reposer sur la reconnaissance de l'*égalité animale*. Il inscrit ses requêtes en faveur des animaux dans l'histoire des mouvements sociaux, après l'abolition de l'esclavage et l'émancipation des femmes. Cependant, il semble vouloir libérer les animaux sans que leur soit octroyé un droit à la liberté. Il vaut mieux, selon lui, fonder une critique du spécisme sur le principe de l'égalité considération des intérêts. De fait, Peter Singer opère une distinction nette entre le projet consistant à libérer les animaux et celui consistant à leur attribuer des droits. Dans cet article, Valéry Giroux souligne les raisons pour lesquelles elle pense que Singer devrait revendiquer le droit fondamental à la liberté, ainsi que le statut moral et juridique de personne pour tous les êtres sensibles. C'est précisément parce qu'il embrasse le principe d'égalité considération des intérêts, parce qu'il défend

l'égalité animale, et parce qu'il conçoit la libération des animaux comme un projet politique, que Singer devrait faire pour tous les êtres sensibles ce qu'il fait pour les grands singes, c'est-à-dire lutter activement pour que leur intérêt à être libres se voie attribuer autant d'importance que celui des êtres humains et pour que des droits légaux leur soient octroyés. Peter Singer devrait aussi, Valéry Giroux conclut-elle, s'inspirer des auteurs néo-républicains et dénoncer la domination de tous les animaux sensibles en s'opposant au fait que certains d'entre eux soient maintenus dans une position d'infériorité.

Bibliographie

FONTENAY Elisabeth de, mars-avril 2000, « Pourquoi les animaux n'auraient-ils pas droit à un droit des animaux? », *Le Débat*, n° 109, p. 138-155.

FRANCIONE Gary, 29 avril 2009, « Peter Singer, Happy Meat, and Fanatical Vegans », consulté en ligne le 16 janvier 2016 [<http://www.abolitionistaproach.com/peter-singer-happy-meat-and-fanatical-vegans/>].

FREY R. G., 2009, « Justifying Animal Use », in Jeffrey A. SCHALER (dir.), *Peter Singer under Fire. The Moral Iconoclast Faces his Critics*, Chicago, Open Court, p. 103-122.

LAZARI-RADEK Katarzyna de et SINGER Peter, 2014, *The Point of View of the Universe. Sidgwick and Contemporary Ethics*, Oxford, Oxford University Press.

MILLIGAN Tony, 2015, *Animal Ethics. The Basics*, Londres, Routledge.

SINGER Peter, 2011 [1979], *Practical Ethics*, 3^e éd., Cambridge, Cambridge University Press.

2012 [1975], *La libération animale*, tr. Louise ROUSSELLE, relect. David OLIVIER, prés. Jean-Baptiste JEANGÈNE VILMER, Paris, Petite bibliothèque Payot.

2016, « Afterword », in Tatjana VIŠAK Tatjana et Robert GARNER (dir.), 2016, *The Ethics of Killing Animals*, Oxford, Oxford University Press, p. 229-235.